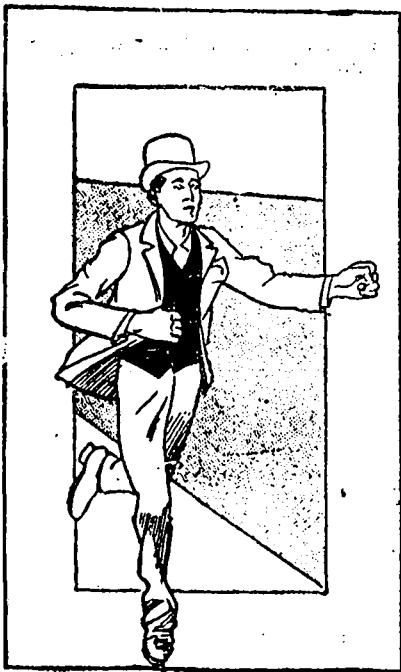
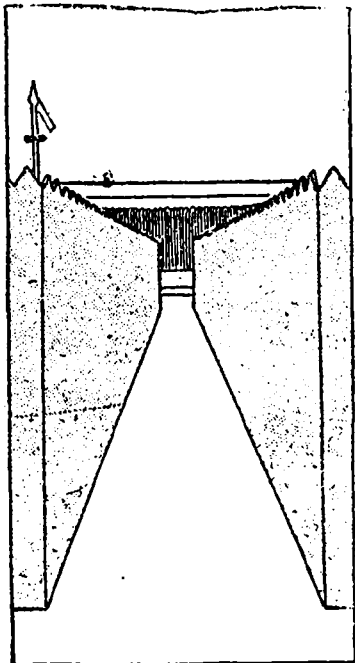


COMMENT ON PERD SES SITUATIONS



I

—Dix minutes pour le dernier train ! s'était écrié Palsimbert. Et le patron a absolument besoin de moi demain matin !



II

L'entrée de la gère.



III

—Est-ce bien ici ? se disait la dame. J'en doute.

PASSÉ

Où donc est-il ? Où donc est-elle ?
Hélas ! ils s'aimaient pourtant bien !
Le temps, qui ne respecte rien,
A tout emporté sur son aile !

Rêves, serments de constance éternelle,
Propos d'amour qu'on échangeait le soir,
Baisers brûlants, promesses de se voir,
Et de rester l'un à l'autre fidèle.

Où tout cela s'est-il donc envolé ?
De leur amour, je cherche en vain la trace.
J'en interroge en vain l'oiseau qui passe
Ou bien le vent qui gémît, désolé.

Nul ne répond. La nature discrète
Tient ce mystère et ne le trahit pas.
Une voix seule en moi dit : " O poète !
" Toujours de même il en est ici-bas ! "

Et par degrés, au fond des rêveries,
En m'absorbant, je songe tristement...
Tout est pareil aux fleurettes cueillies
Qui dans la main passe en un moment !

Où donc est-il ? Où donc est-elle ?
Hélas ! ils s'aimaient pourtant bien !
Le temps, qui ne respecte rien,
A tout emporté sur son aile !

JULES FAGNANT.

LA PATRIE DU GARDE-CHASSE

(Pour le SAMEDI)

Quand il apprit — lui, le glorieux vétéran des guerres d'Allemagne—que des troupes étrangères, des Prussiens allaient camper en conquérants dans cette belle forêt de Lorraine dont il avait la garde, une telle colère le prit—faite de honte et de rage —qu'il en fût plus inabordable encore qu'à l'ordinaire !

Deux jours après les nouvelles de l'invasion, quand il eut bien médité—solitaire et sombre, il alla faire ses adieux à son unique parent, son jeune frère, et, lui donnant son fidèle chien de garde : " Petit, lui dit-il, je te confie le seul être qui—avec toi—m'ait jamais aimé !—Maintenant, quitte bien vite ce pays où les repréailles des Prussiens t'attendent—car, je le sens, je vais faire un malheur "...

Le lendemain, les ulhans d'avant-garde ontraient dans la forêt. Exténués par un marche de quinze lieues, les Prussiens campèrent dès la première clairière.—Le garde-chasse les vit abatre brutalement ses plus beaux arbres pour le feu de leurs bivouacs, mais, cependant,—malgré son indicible fureur—il eut la force de ne pas se montrer... Il comprenait, en effet, que—de son sang-froid — dépendait tout autre chose que la garde d'une forêt, la défensio même de la Patrie !

Mais, aussi,—la nuit venue—quand tout dormit dans le camp prussien, comme les sentinelles elles-mêmes—exténuées comme leurs camarades —sommolaient, inattentives, le garde-chasse put, inaperçu, faire lentement le tour de la clairière—semant derrière lui l'incendie...

Le feu prit si rapidement que le camp ennemi —"alarme trop tard donnée—se trouva soudainement enveloppé d'un rideau infranchissable de flammes !

Les chevaux affolés des ulhans piétinaient les cadavres calcinés, achevant leurs cavaliers qu'asphyxiait déjà l'âcre fumé lourde des sapins en feu...

Quand le jour se leva, il ne restait plus un seul Prussien dans la clairière —mais, non plus aussi, un seul arbre dans la belle forêt !

Aussi, le garde-chasse, voyant anéanti ce bois qui avait été pour lui une " petite patrie ", jugea que sa vie était finie, et—sombre comme toujours —se jeta dans la Moselle qui passait...

JULES BONGRAND,

Correspondant Parisien du "SAMEDI"



IV

Se... Scapristi, madame ! ... s'écria Palsimbert, avec explosion.



V

...une tortue vous baltrait à la course !



VI

Où : là, là ! Le train parti : et seul en face de la femme du patron.